

La ville offensive et la poésie salvatrice...

Les paroles mènent aux actions... Elles préparent l'âme, l'engagent, l'inscrivent, l'enrôlent, la convoquent et la guident vers la tendresse. J'ai préparé ce texte bref dans l'optique de la présentation du premier recueil de poèmes de la jeune poète française Ada Mondès à Quito, et j'ai voulu commencer par cette citation de Sainte Thérèse, cette femme extraordinaire qui a vécu il y a plus de 340 ans.

Cette pensée que je viens de vous lire est pleine de clarté et de beauté et je suis sûre qu'elle peut nous aider à supporter et à continuer dans ce monde étrange, cruel, et chaque jour plus pollué et inhumain. Les mots qui ouvrent aux actions et aux émotions seront toujours dans la poésie, car c'est l'état naturel de cette dernière. Voilà pourquoi le premier recueil de poèmes d'Ada Mondès est un livre qui nous concerne tous ; qu'il s'agisse de Sainte Thérèse il y a plus de 340 ans ou d'Ada Mondès de 26 ans, leur point commun est la poésie avec ses silences et son étrange capacité à convoquer d'immenses minorités.

Avec Ada, en plus de notre intérêt commun pour la poésie et ses mystères, nous partageons la même maison d'éditions en France (Villa-Cisneros) et le même éditeur, notre cher poète et traducteur Rémy Durand, qui a rendu possible notre rencontre à Quito. Je veux partager ici quelques-unes de mes impressions de lecture des *Témoins* d'Ada Mondès. La première chose qui a fortement attiré mon attention est le fait qu'Ada elle-même a choisi de traduire ses poèmes en espagnol. Ensuite, l'ayant rencontrée et discuté avec elle, je me suis rendue compte que ce n'était là que le fait de sa curiosité téméraire et de son amour pour cette langue et pour le dur labeur que représente la traduction, et qu'avant tout, il y avait en l'auteure une volonté de réécrire ce livre, de le révéler dans une autre langue à travers d'autres sons, mots, lumières, tons, pulsions.

Toute traduction est une trahison, toute traduction est une version de l'original et c'est ainsi que je considère ce précieux recueil de poèmes, plein de la profondeur et de l'humilité du regard du traducteur. Des poèmes aux embruns de mondes, de voyages, de villes et de nomadisme.

Dans *Les Témoins* bat le cœur d'une ville, n'importe quelle ville de plusieurs millions d'habitants, d'Europe ou d'Amérique Latine, une ville d'ici ou de là-bas, la ressemblance est indéniable : disons que ces villes se confondent par la lumière trouble de la pollution, le même air vicié, et quelque chose d'agressif que leurs habitants respirent de la maison au lieu de travail, ou du foyer aux rues saturées de chômage ; elles se ressemblent tant dans leurs avenues larges que dans leurs rues étroites que nous traversons sans voir, sans regarder le visage de celui qu'on croise ou qui se tient face à nous, à réclamer quelque chose qui nous échappe.

Et là, au détour d'une de ces rues que nous traversons sans voir, dans une de ces rues de Nouvelle-Zélande, de France, d'Italie ou de Grèce, de Minsk ou de Mexico, le regard de la poète s'arrête pour voir ce que nous sommes, ou, plutôt, les fragments de ce que nous sommes, peut-être les témoins de cette époque cruelle de manque d'humanité et d'amour pour son prochain, époques de mondialisation et d'hyper-technologie. Aussi, et depuis longtemps, de solitude prononcée.

Ada Mondès nous parle du poème comme témoin d'une ville brutalement belle et atroce à la fois, comme peut l'être Paris en hiver, sans argent ou sans amis, ou, pire encore, un Paris sans amour et avec l'âme douloureuse. Sans tendresse, sans carte bancaire. La poète nous dit : « [ces voix] ne racontent rien, disent tout à la fois / l'individu et son lot de solitude dans les grandes villes comme dans les petites / le zapping permanent et la mise en scène superficielle comme mode de fonctionnement de notre société / ».

« La conscience douloureuse du monde. (...) Le regard attentif [et] pénétrant. (...) Un recueil *de la déchirure d'être* ». Je rejoins ces commentaires que d'autres (postface de Raphaël Monticelli) ont adressé au recueil d'Ada Mondès. Et j'ajoute qu'il s'agit d'un livre de poèmes visant à nous faire prendre conscience de toutes les subjectivités qui constituent une ville de notre époque moderne, et ainsi des témoins de toutes les villes de notre époque aux multiples incertitudes.

Les poèmes d'Ada Mondès ressemblent à « nos vies réduites », pris dans les filets de paroles prédéterminées : *salair*e, *pain*, *appartement*, *patate*, *maman*. « Vies réduites, nos uniques désastres »... et c'est dans ce chaos apparent qu'a lieu la rencontre de la poète avec la poésie et de là sa puissance et son courage de nous dire : « Dans le monde du chaos, la poésie est refuge / le monde blanc entre les mots ».

C'est la conscience douloureuse du monde qui nous permet de découvrir l'art, ici, la littérature. « Dans la ville lionne, rentrer à la nuit sur la pointe des talons pour ne pas secouer le sommeil fragile de celui qui dort la tête au trottoir / son corps épouse le long lit d'asphalte ». Ce décor est celui de Quito, cette déchirure, c'est Paris, cette scène se déroule à Bogotá, à Mexico, New-York ou Madrid.

Raymond Carver, écrivain extraordinaire, poète et conteur, a écrit que « l'écrivain qui porte sur toute chose un regard spécial et leur confère une dimension artistique, cet écrivain-là va perdurer ». Je crois que cette façon autre de nommer et de voir est celle d'Ada Mondès dans son premier recueil.

Aleyda Quevedo Rojas, poète équatorienne, 08 juin 2017, présentation du recueil *Les Témoins – Los Testigos*, au Centre Culturel Benjamín Carrión, Quito.